

Xavier GARNIER, *Écopoétiques africaines. Une expérience décoloniale des lieux*, Paris, Karthala, 2021, 264 pp.

Michael LIOI  
Università degli Studi di Milano

Dans *Écopoétiques africaines* Xavier GARNIER revisite et retrace les littératures africaines par le biais d'une démarche écopoétique : comme signalé dans son « Introduction générale » (pp. 7-18), l'auteur mène son analyse en tenant compte de la dimension spatiale et l'approche écopoétique devient une arme, une forme de résistance contre la colonialité. Ce cheminement, dont nous proposons un compte rendu, se construit en trois parties, chacune constituée de quatre chapitres, qui sont l'expérience d'une sensorialité.

C'est par le toucher que GARNIER nous fait atterrir dans l'univers littéraire africain, d'où la première partie, « Toucher les lieux » (pp. 20-99), s'ouvrant sur l'épisode de Fachoda, « 1898 – Fachoda » (pp. 21-24). La production des écrivains africains anticolonialistes et des propagandistes européens de la colonisation débute en effet par « l'expérience physique des lieux » (p. 22). Dans « La morsure des lieux » (pp. 25-42) GARNIER nous invite à accomplir un déplacement aérien en compagnie des trois voyageurs de *Cinq semaines en ballon* de Jules VERNE. D'un rêve géographique au cauchemar : c'est l'expérience des voyageurs lorsqu'ils touchent le sol et font face aux contraintes du milieu. La morsure des lieux est bien représentée dans *La Récompense de la cruauté*, ouvrage de LOMAMI-TSHIBAMBA, où les deux facettes de l'exotisme sont bien dessinées : « la vignette pittoresque et le vertige de la profondeur » (pp. 34-35). Ici, la chasse au monstre devient une véritable expédition qui se transforme en expérience de la morsure. La biorégion est ainsi une représentation de cet aspect : dans *Batouala*, roman de René MARAN, les animaux appartenant à la biorégion obligent les Blancs, qui « s'accomodent mal de l'écosystème » (p. 38), à faire l'expérience de la morsure. Dans « Trois écopoétiques du natal » (pp. 43-73), GARNIER propose une lecture de l'expérience de trois auteurs, Amadou HAMPÂTÉ BÂ, Chinua ACHEBE et notamment Léopold SÉDAR SENGHOR : de cette réflexion se dégage une véritable « offensive écopoétique » consistant « à déborder l'ethnologie coloniale » (p. 45). SENGHOR dénonce la saisie ethnographique des lieux, considérée à la fois idéaliste et abstraite. Le chapitre suivant « Construire le pays à partir des lieux » (pp. 75-99) propose une analyse des poétiques accompagnant la naissance des nouvelles nations, à l'aube des Indépendances. Les récits permettent une existence écopoétique des pays : le passage examiné des *Vierges de pierre* de Yvonne VERA s'avère particulièrement évocateur.

La deuxième partie de l'ouvrage, en revanche, implique un passage de l'haptique à l'optique : « Voir les hyper-lieux » (pp. 101-177). À l'instar de la première, cette partie s'ouvre sur un épisode qui a touché le continent africain, « 1984 – Korem » (pp. 103-108) : la famine qui a été provoquée à la suite de la sécheresse des années 1980.

PONTI / PONTS  
langues littératures civilisations des pays francophones

ISSN : 2281-7964  
n. 24, 2024  
DOI : 10.54103/2281-7964/28061

SECTION FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE  
Coordinata da Marco MODENESI  
marco.modenesi@unimi.it

NOTE DE LECTURE

Open Access



Le problème qui se pose à cette époque est en effet celui de la visibilité du continent dans l'espace global, que GARNIER définit comme un « nouveau combat, typiquement postcolonial » (p. 104) : les images de cet évènement circulent dans le monde entier et les regards sont tournés vers l'Afrique. Dans « Les lieux visibles de l'Afrique globale » (pp. 109-131) l'intérêt est adressé à la notion d'écranosphère, modalité du globe « qui a la particularité d'abolir les effets de la distance » (p. 119), et celle d'éblouissement. En effet, dans le monde contemporain, les écrans envahissent notre quotidien et « projettent leur luminescence sur un public médusé, rendu incapable de prendre la moindre distance » (p. 123). Le questionnement autour de l'image permet d'analyser l'art narratif de Kossi EFOUI, capable de restituer « une expérience de la crise par un obstiné travail de singularisation de l'image » (p. 124) à travers l'emboîtement de cadrages. Nait ainsi l'idée de la présence d'un « narrateur-photographe » (p. 125). Dans « L'oralité sous la focale de la tradition » (pp. 133-154) la notion d'hyper-lieu est au centre de la réflexion de GARNIER lorsqu'il interroge, dans une perspective écopoétique, la dimension orale des écritures africaines. Un des éléments mis en évidence est la brousse, « thématique nécessaire du folklore africain » (p. 140). La figure patrimoniale du griot est également enquêtée dans ce chapitre : elle s'avère « particulièrement vulnérable à la 'morsure' » (p. 147), ce qui implique que le patrimoine littéraire de l'Afrique, qui par sa vocation orale est immatériel, demeure dans un état de péril. L'attention est ensuite portée vers le motif littéraire des mégalopoles africaines, dans « L'hyper-visibilité des villes africaines » (pp. 155-177). D'emblée, l'auteur met en évidence comment la préoccupation écologique a été prise en compte par les pouvoirs coloniaux : « D'une certaine façon, la préoccupation écologique n'est pas étrangère aux autorités impériales qui ont conçu les villes coloniales dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans un moment de prise de conscience des conditions de vie très dégradées des habitants des villes européennes. L'ambition de construire dans les colonies des villes aérées, totalement hygiéniques, fait partie du fantasme colonial » (p. 156). GARNIER nous invite à observer l'aspect de Rufisque, ville décrite dans *Moussa et Gi-gla. Histoire de deux petits Noirs. Livre de lecture courante*, livre écrit par Louis SONOLET et André PÉRÈS et destiné à l'école primaire, dont l'aspect est propre et singulier. Les villes coloniales deviennent un prolongement des villes impériales et répondent ainsi, par leur aspect orienté vers l'avenir, à l'ancrage patrimonial des capitales nationales. Ces nouvelles villes peuvent ainsi être conçues comme des non-lieux, puisqu'elles paraissent dénuées de caractéristiques à la fois historiques, identitaires et relationnelles. Toutefois, ces villes cachent une dualité : elles sont à la fois lumineuses et obscures, lorsque leur avenir postcolonial est annoncé. À titre d'exemple, GARNIER propose une lecture des *Damnés de la terre* de Franz FANON, où la dichotomie entre ville blanche, aérée et ouverte, et ville coloniale, où règnent l'obscurité et la maladie, est tout à fait évocatrice.

L'ouïe est le sens investi dans la troisième partie de l'ouvrage, « Entendre les hypo-lieux » (pp. 179-253). L'évènement tragique qui ouvre cette dernière partie date de 2019, un naufrage qui a touché des migrants en provenance de Gambie, « 2019 – Nouadhibou » (pp. 181-186). Cette tragédie n'est pas passée par l'image, c'est un lieu qui reste invisible : c'est la caractéristique des *hypo-lieux*. Cette partie est ainsi marquée par le passage de l'optique à l'auditif dès le premier chapitre, « Résonance des disparus » (pp. 187-210) : « à défaut de voir les lieux menacés, la littérature pourra chercher à les entendre » (p. 188). Un texte inédit de Kossi EFOUI s'insère parfaitement dans cette réflexion où la disparition du père dans les flots entraîne « une cohabitation sans image avec les disparus » (p. 201). Ces disparus peuvent toutefois revenir, par des phénomènes visuels qui engendrent des bruissements et des craquelments. Dans le chapitre suivant, « Contre la sorcellerie extractiviste » (pp. 211-231), GARNIER ouvre une réflexion autour de la présence des sous-sols dans le roman africain. En particulier, il met en évidence comment le creusement – par la présence de creuseurs – fait récit : il en découle l'importance d'un axe vertical, outre la présence d'un axe horizontal, dans lequel nous vivons. Avec le tout dernier chapitre de l'ouvrage, « Sous le couvert de la forêt » (pp. 233-252), l'auteur nous fait quitter les profondeurs, afin de pénétrer l'espace magique de la forêt, tel que Sony LABOU TANSI le conçoit. Ce chapitre fait toutefois écho au précédent puisque les signes de la forêt, ses bruits notamment, résonnent à l'image des galeries souterraines. Dans le roman africain la forêt, décrite comme une véritable « forteresse dont les murailles

sont partout» (p. 248) est aussi symbole de résistance : sa configuration paraît enveloppante et tous ceux qui pénètrent son espace doivent en tenir compte.

Dans sa «Conclusion» (pp. 255-259) GARNIER explicite les raisons de cette lecture écopoétique des récits africains : «la décolonisation ne serait pas complète si l'on ne rend pas justice aux lieux, et à l'expérience qui en est faite par ceux qui y vivent» (p. 256). La lecture de ce volume s'avère donc tout à fait intéressante pour approfondir un aspect étroitement lié à la décolonisation du territoire africain, dans une démarche qui met au centre les lieux vécus et ceux qui paraissent souvent invivables, comme dans le cas des profondeurs de la terre. L'ouvrage se clôt avec un index complet des noms cités (pp. 263-264).